

Claude RIVELINE

en collaboration avec Evelyne BERDUGO

FRERES ET SOEURS

2016

Claude RIVELINE est ancien élève de l'Ecole polytechnique, et professeur de gestion à l'Ecole des mines de Paris.

Evelyne BERDUGO, présidente de la Coopération Féminine, a complètement accompagné la rédaction du présent essai.

FRERES ET SŒURS

SOMMAIRE

Avant-propos	4
1. Caïn et Abel	7
2. Sem, Cham et Japhet	10
3. Ishmaël et Isaac	13
4. Jacob et Esaü	16
5. Joseph et ses frères	21
6. Moïse et Aaron	27
7. Les sœurs	33
Conclusion	37

FRERES ET SŒURS.

Avant-propos.

Il existe une immense différence, dans la Torah, entre le comportement des frères et celui des sœurs. Parmi les frères règne la rivalité, souvent la haine, parfois le meurtre. Depuis Caïn et Abel jusqu'à Joseph et ses frères, le texte rapporte des relations de violence. Rien de tel chez les sœurs, aussi bien entre elles que vis-à-vis de leurs frères. Depuis les filles de Loth jusqu'aux filles de Tsélofh'ad, le texte les présente comme solidaires, si l'on excepte la cohabitation parfois difficile entre les femmes de Jacob, Léa et Rachel. Voici un nouveau signe de la supériorité des femmes sur les hommes, thème développé dans notre précédente publication¹.

Cette différence est révélée par un indice rituel frappant. Le vendredi soir, les parents juifs bénissent leurs filles en invoquant les matriarches, Sarah, Rébecca, Léa et Rachel. Il serait naturel qu'ils bénissent leurs fils en invoquant leurs époux, les patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Pas du tout. Ceux qui sont évoqués sont les fils de Joseph, Ephraïm et Manassé. Comment ! Ces enfants nés en Egypte d'une Egyptienne, qui ont éprouvé les mêmes problèmes d'interversion du droit d'aînesse que leur père et leur grand-père ? Justement, la merveille est que pour la première fois dans l'histoire biblique, deux frères se sont parfaitement entendus, contrairement aux fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui ont été chroniquement en conflit.

Ce caractère conflictuel des relations entre frères se trouve exprimé dans un contexte surprenant, là où la Torah exprime l'idéal d'amour et de paix

¹. « LES MATRIARCHES Réflexions s sur la condition féminine » Edité par la Coopération Féminine. ...

partagé par la quasi- totalité des hommes, à savoir « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Lev XIX,18). Lisons le verset précédent, et complétons le de celui qui suit, le climat change complètement : « *Tu ne haïras pas ton frère dans ton cœur. Tu lui feras toutes sortes de reproches, et cela ne te sera pas imputé comme péché.* »(V.17) « *Tu ne te vengeras pas et tu ne garderas pas de rancune à l'égard des fils de ton peuple, et tu aimeras ton prochain comme toi-même, Je suis l'Éternel* ». (V.18)

Pourquoi « dans ton cœur » ? A la lumière de la suite, nous pouvons comprendre : comme de toute façon tu le haïras, ne garde pas cela dans ton cœur. Affrontez-vous verbalement, fût-ce violemment. De cette manière, chacun comprendra mieux qui est son frère, et ce sera le bon chemin de l'entente. C'est Dieu Lui-même qui vous le recommande².

Non que les affrontements entre frères n'aient que des aspects négatifs. En examinant tour à tour les fratries mises en scène par le texte biblique, nous verrons qu'elles constituent les archétypes des conflits qui ont jalonné l'histoire de l'humanité, et qui mettaient face à face des manières d'être hommes différentes, rivales, mais toutes nécessaires. On les identifie aisément jusque dans notre monde contemporain. Pour la tradition juive leurs rivalités sont des étapes obligatoires pour accéder à l'harmonie finale. Vu sous cet angle, l'amour du prochain est moins une injonction systématique que l'aboutissement heureux des relations qui gèrent les hommes entre eux.

Cette analyse dicte le plan des chapitres qui vont suivre.

1. Les fils d'Adam et Eve : Caïn et Abel. *Les sédentaires et les nomades.*
2. Les fils de Noé : Sem, Cham et Japhet. *Le sens, l'énergie, la beauté.*
3. Les fils d'Abraham : Ishmaël et Isaac. *Israël et l'Islam.*
4. Les fils d'Isaac : Jacob et Esaü. *Israël et Rome.*
5. Les fils de Jacob : Joseph et ses frères. *Juifs d'Israël et Juifs de la Golah.*
6. Moïse et Aaron. *Les pouvoirs d'Etat.*

² Inspiré d'un enseignement du grand rabbin Gilles Bernheim

Enfin, avant la conclusion, nous consacrerons un chapitre aux sœurs, qui occupent moins de place du fait de leur discrétion, mais dont nous avons vu dans l'opuscule « Matriarches » qu'elles ont joué un rôle plus important que les hommes dans la poursuite de l'aventure humaine.

I.CAIN ET ABEL.

Les deux premiers frères de la Bible, fils d'Adam et Eve, se sont entretués. Pourquoi ? Le récit de ce meurtre l'explique : « *Caïn dit à son frère Abel, et il advint, comme ils étaient aux champs, que Caïn se jeta sur Abel, son frère, et le tua.* » (Gen. IV,8). Qu'a dit Caïn à son frère ? Rien. Il n'est pas possible de prendre en compte les textes qui, pour contourner cette difficile interprétation, traduisent « vayomer » comme s'il y avait « vayedaber » : il parla. En effet, la cause première de ce meurtre est justement qu'ils ne se sont pas parlé, comme nous l'avons vu plus haut dans le texte du Lévitique sur l'amour du prochain.

Supposons qu'ils se soient parlé, que se seraient-ils dit ? Les commentateurs traditionnels formulent plusieurs hypothèses, et notamment celle-ci : Caïn : « Va-t'en de mon terrain ! ». Abel : « Où irais-je, toute la terre est à toi ! ». En effet, Caïn, désigné comme agriculteur dès sa naissance, se considère propriétaire de toute la terre puisqu'il était seul, alors qu'Abel, en tant que berger, erre de pâturage en pâturage, notamment ceux que son frère juge être les siens. Dans ce même registre, rappelons-nous que le fondateur légendaire de la Rome antique, Romulus, avait lui aussi un frère, Remus, et qu'il a tracé les murailles de Rome avec une charrue, ce dont son frère s'est moqué en sautant par-dessus; alors Romulus lui aussi a tué Remus.

Caïn avait une autre raison d'en vouloir à son frère. Il avait pris l'initiative d'offrir en sacrifice à Dieu une partie de sa récolte, et Abel l'avait imité en offrant les premiers-nés de son troupeau. Or Dieu, qui avait repoussé l'offrande de Caïn, agréa celle d'Abel. De cela Caïn avait pris ombrage. Nous verrons que de façon récurrente, Dieu accorde ses faveurs au cadet au détriment de l'aîné. Les commentateurs expliquent que dès son arrivée au monde le second, entouré par la présence de son frère, est plus sensible à l'existence de l'autre, alors que l'aîné seul est plus tourné vers lui-même. Aussi bien, lorsque Dieu

demande à Caïn après le meurtre : « *Où est Abel ton frère ?* », il répond : « *Suis-je le gardien de mon frère ?* » (Gen IV, 9) et la tradition complète : « ... c'était à lui d'être mon gardien, en m'apprenant à être un frère ». Abel n'est donc pas mort innocent, car il n'a pas su faire parler son frère.

Cet affrontement est répliqué au niveau géopolitique dans l'ensemble des récits bibliques. Il est le schéma fondateur des épisodes ultérieurs de la rivalité séculaire entre l'Égypte sédentaire et Babel, terre de nomades, à la charnière desquels se situe le peuple d'Israël sur sa terre de Canaan.

Le caractère sédentaire de l'Égypte est dû à la miraculeuse régularité du Nil et à la fertilité de sa vallée. Tout ce qui est nécessaire à un peuple y est disponible. Le Pharaon peut se considérer le maître de son monde. Par contraste, la Mésopotamie, cœur de Babel, est irriguée par deux fleuves aux cours capricieux, et ses habitants sont condamnés aux déplacements et aux échanges. Le peuple d'Israël, né avec Abraham à Babel, séjournera deux cent dix ans en Égypte, s'imprégnant des valeurs de la sédentarité tout en éprouvant le péril, à savoir l'esclavage. Il retournera au nomadisme pendant quarante ans dans le désert, et enfin se sédentarisera sur la terre promise, en se nomadisant périodiquement, trois fois par an aux fêtes de pèlerinage à Jérusalem, tous les sept ans lors des années chabatiques (la *chemita*), tous les cinquante ans lors du Jubilé.

Le destin du peuple d'Israël le contraint à gérer un délicat équilibre entre ces deux pôles, chacun des deux porteur de menaces. C'est ainsi que le premier temple de Jérusalem fut détruit par les Babyloniens en -586, le second par les sédentaires romains en 70.

Cette préoccupation juive de tenir la balance entre sédentarité et nomadisme fournit une théorie robuste sur l'antisémitisme tout au long de ses nombreuses facettes. Si l'on prend comme paradigme que les peuples de la Terre se divisent schématiquement entre cultures dominées par la sédentarité et celles qui sont adeptes du nomadisme, on y trouve l'une des clés expliquant de nombreux affrontements modernes : communisme contre capitalisme, musulmans chiites contre sunnites, agriculteurs hutus contre éleveurs tutsis, etc.

Un antagonisme analogue s'observe dans les organisations privées et publiques de toutes dimensions. Dans les entreprises industrielles et commerciales, les fabricants, épris de stabilité, sont chroniquement en conflit avec les vendeurs, contraints à la mobilité, et au sein des administrations publiques, permanents et élus ont souvent des objectifs qui s'opposent. Un exemple classique se trouve dans l'industrie automobile, où les vendeurs veulent multiplier les modèles et les options pour séduire un maximum d'acheteurs, tandis que les fabricants préféreraient fabriquer un modèle unique, comme Ford au début du XXème siècle. Affrontements analogues, dans les organes de l'Etat, entre les politiques, soucieux de séduire les électeurs et les permanents, gardiens de la continuité.

Ainsi, les sédentaires reprochent aux Juifs leur côté nomade et les nomades leur côté sédentaire. Le XXème siècle a ainsi vu le Troisième Reich (référence explicite à la Rome antique) les traiter d'apatrides, et les arabo-musulmans héritiers des caravaniers leur reprocher d'être sionistes, attachés à une terre.

C'est enfin une lecture du monothéisme tel que l'exprime la profession de foi juive : « *Ecoute (ou : prends garde) Israël, l'Eternel notre Dieu, l'Eternel est un* ». (Deut VI, 4). Le mot traduit ici par « Dieu » désigne le grand horloger de l'univers, tandis que le mot « Eternel » désigne l'interlocuteur dialoguant humblement avec Moïse au Buisson Ardent. Le premier est conforme à l'idée que les sédentaires se font du pouvoir céleste, c'est-à-dire une puissance immuable à l'image du cosmos. Le Pharaon de Moïse connaissait manifestement cette image de Dieu. Mais il ignorait l'Eternel, cette manifestation du divin qui reconnaît la singularité des personnes et qui partage le mouvement de l'Histoire, à l'image des cultures nomades. La profession de foi énonce ce paradoxe qu'il s'agit du même Etre Suprême.

La mission du peuple juif dans l'Histoire apparaît ainsi comme le projet de réconcilier par son exemple ces deux conceptions de la nature humaine, c'est-à-dire, en dernière analyse, les deux frères ennemis Caïn et Abel.

2. Sem, Cham et Japhet.

Tous les êtres humains, selon la Bible, descendent des survivants du déluge : Noé, ses trois fils, et leurs épouses. Leurs premiers descendants sont énumérés. Ils sont soixante-dix, ce nombre évoquant dans la tradition juive la totalité des nations du monde. Sem, Cham et Japhet sont en quelque sorte les atomes dont les civilisations qui en sont issues seraient les molécules par combinaison de ces lignées.

Cette façon de voir est confortée par le sens qu'a en hébreu chacun de ces noms : Sem veut dire « le nom », Cham « le chaud » et Japhet « le beau ». Sem, racine du mot « sémite », évoque la singularité, le sens, l'esprit. Cham, à partir de la notion de chaleur, induit celles de force et d'énergie. Japhet développe les valeurs d'harmonie, d'esthétique et d'émotion. Ces champs de signification se retrouvent, rapprochement significatif, dans « La République » de Platon, le philosophe professant que toute cité est la rencontre de trois sortes de citoyens : les sages, les guerriers et les travailleurs. Domine chez les premiers la pensée ; chez les seconds, les passions ; chez les derniers, la matière. On retrouve sans artifice Sem, Japhet et Cham.

Parmi leurs descendants et les civilisations qu'ils formeront, on reconnaît à l'état pur ces traits caractéristiques : dans la lignée de Sem naîtra la civilisation hébraïque, et de celle de Japhet, la culture grecque. Les sociétés cananéennes rappelleront le caractère de Cham. Le récit suivant précise les places, fidèles à la conception divine, qu'occupent ces trois modèles dans l'histoire de l'humanité.

En effet, la distinction entre les trois frères apparaît en pleine lumière lorsque Noé, faisant la découverte du produit de la vigne, s'enivre au point de perdre la raison et de se dénuder. Cham le découvre dans sa nudité et il en profite (le commentateur Rachi¹ complète les silences du texte) pour

¹ Rachi, acronyme de Rabbi Chelomo ben Itsh'ak (1040-1105) rabbin français du Moyen-Age, le plus illustre commentateur de la Bible et du Talmud

l'émasculer. Nous expliquerons plus loin la raison de ce crime. Après son acte, il va et informe ses frères de ce qui s'est passé. Se déroule alors le célèbre épisode du manteau de Noé : se gardant de voir leur père dans cet état, Sem et Japhet se dirigent vers lui à reculons, et recouvrent son corps de son vêtement.

A son réveil, Noé s'exclame : « *Maudit soit Canaan ! Qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères !* » Il ajoute : « *Soit béni l'Eternel, divinité de Sem ; et que Canaan soit leur esclave ! Que Dieu agrandisse Japhet ! Qu'il réside dans les tentes de Sem ; et que Canaan soit leur esclave !* » (Gen IX, 25,27)

Remarquons que c'est Canaan qui est cité et non pas son père Cham. Rachi explique que c'est d'abord Canaan qui a découvert Noé dans cet état et qu'il a été prévenir Cham. Notons également que le nom de Canaan apparaîtra fréquemment dans la suite du récit biblique, le désignant comme l'occupant de cette terre, celle qui sera promise à Abraham : la malédiction de Noé fournit la première explication de cette transmission.

Noé introduit une forte hiérarchisation entre ses fils. Le préféré est clairement Sem, puis vient Japhet, presque aussi estimé que l'est Sem. La tradition juive tient la culture grecque en haute estime, au point de tolérer sa langue pour traduire les saintes écritures. (Talmud de Babylone, traité Meguilla p.9b).

C'est de ce sentiment que l'on déduit également que les domaines d'excellence de la Grèce classique, à savoir l'art, la philosophie, la science, sont des valeurs authentifiées par Dieu, sans pour autant faire partie des missions du Peuple Elu. La tradition juive atteste que les sept lois dites « de Noé » (interdiction du meurtre, du vol, de la débauche sexuelle, etc.) sont les conditions nécessaires à la perpétuation de toute société humaine, et elle désigne Japhet comme porteur de ce code.

Quant à Cham, sa condamnation par Noé à travers Canaan, répétée à trois reprises, est d'une rare sévérité. Elle lui réserve une place, mais clairement subordonnée à celles des frères. Leçon à méditer au XXIème siècle, où la marche du monde est gouvernée par l'économie et la puissance matérielle, domaines d'élection de Cham. Non que ses valeurs soient

négligeables, puisque Mits'h'aïm (l'Égypte) est aussi un fils de Cham, et la Bible fait grand cas du rôle de l'Égypte dans le destin d'Israël. L'Égypte historique, au demeurant, est unanimement reconnue comme la matrice de la modernité, à travers la Grèce et Rome. Il n'en reste pas moins que la puissance doit être subordonnée à la morale et à la beauté.

Le crime de Cham sur Noé explique le motif de cette subordination. Rachi prête à Cham le propos suivant : « Adam a eu deux fils, dit-il à ses frères, et ils se sont entretués ; Il fallait empêcher notre père d'enfanter un quatrième fils, qui nous aurait tous mis en péril. » De cette déclaration résulte que le fait que le monde de Cham, celui des conquêtes matérielles, n'a ni morale, ni projet d'histoire, seulement des soucis de l'instant. Voilà comment la première fratrie postdiluvienne hiérarchise les valeurs du monde.

3. ISMAËL ET ISAAC.

Abraham a eu deux fils : le premier, Ismaël, né de sa relation avec Agar, la servante de sa femme Sarah, puis Isaac, fils de Sarah. La tradition arabo-musulmane considère Ismaël comme son ancêtre, la tradition juive le reconnaît elle aussi comme tel. Aussi est-il intéressant de chercher dans les relations entre les demi-frères ce qui éclaire les relations entre leurs descendants modernes.

La naissance d'Ismaël livre un premier message : désespérant d'avoir un enfant avec son mari, Sarah lui demande de s'unir à Agar, l'Égyptienne. Rachi précise même que c'était la fille du Pharaon. On peut voir dans cette alliance un objectif : Abraham et Sarah, couple de fragiles bergers babyloniens, se renforceraient au contact d'une femme porteuse des valeurs formidablement solides de l'Égypte. On retrouvera dans toute l'histoire de l'Islam une telle imbrication du politique et du religieux.

De religion, Agar n'en manque pas. Sa piété se manifeste par son intimité avec les anges du ciel, qui s'adressent à elle à chaque épreuve de sa vie. Elle transmettra cette vertu à son fils. Cependant, le caractère belliqueux d'Ismaël est affirmé clairement, puisqu'un ange annonce à Agar: « *Tu seras enceinte, et tu mettras au monde un fils ; tu le nommeras Ismaël, parce que Dieu a entendu ton affliction. Celui-ci sera un homme sauvage ; sa main sera contre tous, et la main de tous contre lui, mais il demeurera à la face de tous ses frères* ». (Gen XVI, 11,12). Selon Rachi, la fin de cette déclaration signifie que sa postérité sera grande.

Néanmoins, quels que soient les mérites d'Agar et d'Ismaël, leurs relations avec Sarah sont chroniquement orageuses. A deux reprises, Agar est chassée du foyer d'Abraham à la demande de sa maîtresse, ce qui contrarie Abraham,

qui aime tendrement Agar et son fils. D'ailleurs, après la mort de Sarah, Abraham, se remariera avec Ketoura, que Rachi identifie à Agar elle-même (cf. Gen XXV, 1). Bien que Dieu ait semblé approuver Sarah en proie à sa colère (« *Ecoute la voix de Sarah* », dit Dieu à Abraham (Gen XXI, 12)), la tradition fait grief à Sarah de n'avoir pas su trouver un terrain d'entente avec sa rivale. La sanction de cet échec sera l'exil du peuple hébreu en Egypte. Néanmoins cet exil lui permettra d'acquérir les techniques indispensables au succès de son implantation en terre de Canaan.

Sarah, au demeurant, avait de fortes raisons pour vouloir éloigner Ismaël d'Isaac. Lors du festin qu'Abraham offrit pour célébrer le sevrage d'Isaac, le texte dit que Sarah surprit Ismaël, qui avait alors treize ans, en train de rire. Selon Rachi, le verbe rire, sous cette forme hébraïque au présent (*metsah'ek*) « en train de rire » est un euphémisme pour désigner toutes sortes de turpitudes. Mais, pour l'instant, bornons-nous à relever que la racine de ce verbe est aussi celle du nom d'Isaac en hébreu (*yitsh'ak*) : « il rira ». Toute la différence entre les deux demi-frères se trouve dans le temps utilisé. Le présent pour Ismaël, le futur pour Isaac. Une différence capitale dont le sens indique qu'Isaac par son nom se projette dans le futur, dans la réussite dont lui-même et ses descendants partagent la responsabilité, alors qu'Ismaël vit au présent.

Un autre épisode caractérise la différence entre les fils. Il s'agit du sacrifice d'Abraham, en hébreu « *Akedat Itsh'ak* », la « ligature d'Isaac ». ¹ Abraham, croyant que Dieu lui demande d'offrir Isaac en sacrifice, part de bon matin avec lui et deux serviteurs (Gen XXII, 3). Rachi précise qu'il s'agissait d'Ismaël et Eliezer. Ismaël est donc le fils de l'Egyptienne, et Eliezer est qualifié ailleurs d'Eliezer de Damas, donc un Babylonien. Abraham est donc entouré des deux civilisations fondamentales, comme on l'a vu au chapitre précédent.

Or, le verset suivant nous dit : « (*Abraham*) aperçut le lieu de loin ». La tradition orale rapporte qu'à cet instant il demanda à ses trois compagnons ce qu'ils voyaient dans cette direction. Seul Isaac reconnut comme lui la nuée céleste sur le mont Moriah, où le rendez-vous devait se dérouler. Leçon

¹ La tradition islamique désigne Ismaël comme la victime de cette ligature.

décisive pour Abraham, qui croyait jusqu'ici que toute l'humanité était capable de recevoir la révélation du Dieu unique.

De l'ensemble de cette évocation il ressort un tableau plutôt rassurant des fondements des relations entre l'Islam et Israël. Ismaël est un personnage profondément croyant, d'une indiscutable piété. Abraham lui porte une vive affection, comparable à celle qu'il éprouve pour Isaac.

Toutefois, il a hérité de sa lignée égyptienne un goût pour la puissance, qui peut aller jusqu'à la violence. Mais surtout, à la différence d'Isaac, il n'a pas de projet historique. Soumis à la volonté divine (c'est le sens du mot « islam »), il ne se considère pas comme collaborateur de l'Éternel pour faire advenir un monde réussi.

Cela étant, il n'y a pas de contestation religieuse entre Ismaël et Isaac. Des divers couples de frères ennemis que nous étudions dans ces pages, c'est indiscutablement le plus paisible, quels que soient les démentis que l'actualité des XXème et XXIème siècles semblent nous apporter. Cela nous autorise à formuler un pronostic favorable sur l'avenir à long terme des relations entre l'Etat d'Israël et ses voisins arabo-musulmans.

4. JACOB ET ESAÛ.

La tradition a toujours identifié le couple des frères jumeaux d'Isaac et Rébecca comme préfigurant le dialogue entre le peuple d'Israël et Rome, sous les deux emprises, celle de l'empire romain puis celle des églises chrétiennes. Les premiers événements qui s'imposent à l'esprit à l'évocation de ces périodes de confrontation sont de longues et terribles séries de violences : la destruction du Temple de Jérusalem par Rome en 70, la cruelle tyrannie de l'empereur Hadrien sur la Palestine au II^{ème} siècle, les Croisades et leurs affreuses prémises sur le sol européen, les massacres de 1391 et l'expulsion de 1492 en Espagne, les ravages du chef cosaque Chmielnicki sur le judaïsme russe au XVIII^{ème} siècle, etc. Le regretté père Dabosville, prêtre oratorien spécialiste du judaïsme (1907-1976), commençait volontiers ses exposés par cette formule : « Avant de vous entretenir du judaïsme, je dois vous rappeler que nos mains de chrétiens ruissèlent de sang juif. »

Ainsi, la cause serait entendue ? Ce n'est pas si simple. Car à côté de ces tragiques souvenirs, on recense à chaque époque des fraternisations qui n'ont pas moins d'importance. J'en cite quelques -unes : le traducteur officiel de la Torah en araméen est le sénateur romain converti Onkélos (II^{ème} siècle) ; le successeur d'Hadrien, Antonin le Pieux, est resté dans la mémoire juive comme un ami du rabbin Juda le Saint¹ (Rachi sur Gen XXV,23) ; en pleines croisades, Bernard de Clairvaux, fondateur de l'ordre de Cisterciens, a pris vigoureusement la défense des Juifs persécutés ; les tragédies espagnoles ont été précédées par l'Âge d'Or du X^{ème} au XII^{ème} siècles, où les élites des trois monothéismes ont connu une féconde cohabitation ; c'est un prêtre, l'abbé Grégoire, qui a initié l'émancipation des Juifs de France en 1791. Enfin de nos jours, les derniers papes manifestent au judaïsme une estime caractérisée par l'expression de « frères aînés».

Cette même dualité de volonté de meurtre et de phases d'affection se retrouve dans le récit biblique de la vie de Jacob et Esaü, qui se divise en deux

¹ Rabbi Juda le Saint, dit aussi le Prince, rédacteur légendaire de la Michna, cœur du Talmud, au II^{ème} siècle.

phases distinctes : les années d'enfance auprès de leurs parents puis, vingt-deux ans plus tard, lors du retour de Jacob de son exil chez Laban, frère de sa mère Rébecca.

Avant même de naître, les deux embryons se battaient dans le sein de leur mère, au point que celle-ci s'en alarmant reçoit la révélation que ce sont deux nations qui sortiraient de son sein, deux nations qui d'ailleurs seraient en conflit. Plus tard, un jour qu'Esäü revient fatigué de sa journée de chasse, il aperçoit son frère manger un plat de lentilles, et lui demande de le lui donner. Soit, lui répond Jacob, mais cède-moi ton droit d'aînesse. Rachi explique que Jacob faisait là un repas de deuil en mémoire d'Abraham. Esäü, indifférent à cet hommage, accorde son privilège, soulagé par là d'échapper aux responsabilités que ce droit lui conférait en tant qu'aîné. On peut classer cet épisode comme un moment de sérénité dans leurs relations.

L'épisode suivant est tout autre, et il laissera chez l'un et chez l'autre des traces douloureuses et des souvenirs amers. Apprenant que son mari Isaac, vieux, affaibli, aveugle, s'apprêtait à bénir son fils préféré Esäü, Rébecca qui, elle, avait une préférence pour Jacob, le déguise et il reçoit ainsi la bénédiction du père qui croyait la donner au frère aîné. Quand la supercherie est découverte, Esäü se répand en sanglots bruyants et se promet d'assassiner son frère usurpateur. Jacob, qui n'avait obéi à sa mère qu'à contrecœur, ne s'est jamais tout à fait remis de cette trahison.

Avant de poursuivre, il faut se demander pourquoi les deux parents n'étaient pas d'accord. Esäü, malgré son tempérament brutal, était un fils très attentif envers son père. Mais des commentateurs voient dans cette préférence d'Isaac une raison plus profonde, qui tient au caractère d'Isaac, le plus légaliste des trois patriarches. Esäü, ancêtre de la Rome antique qui a donné au monde le plus célèbre des droits écrits, lui ressemblait sur ce point. Quant à Rébecca, elle percevait chez Jacob une spiritualité absente chez son frère.

Au moment de bénir Jacob, dont les mains étaient couvertes de fourrure pour paraître poilu comme son frère, Isaac a été pris d'un doute, ce qui lui a inspiré un propos prophétique : « *La voix est la voix de Jacob, et les mains sont les mains d'Esäü.* » (Gen XXVII, 22). Au premier degré, cela signifie

que le monde où le verbe domine, c'est celui de Jacob, alors que celui de la force est représenté par Esaü. La suite de l'histoire du peuple hébreu montrera que les deux sont nécessaires. La différence des points de vue du père et celui de la mère tenait dans le fait qu'Isaac pensait qu'il était plus facile de donner une voix à Esaü que des mains à Jacob, et Rébecca pensait l'inverse. L'illustre Gaon de Vilna², s'appuyant sur une légère différence de graphie entre les deux occurrences du mot « voix », explique : lorsque la voix de Jacob perd de sa portée spirituelle, alors ses mains ressemblent à celles d'Esaü.

Rébecca, effrayée par la fureur meurtrière d'Esaü, juge plus prudent d'envoyer Jacob trouver refuge chez Laban, son frère, en attendant qu'Esaü soit calmé. Cet exil durera donc vingt-deux ans, au cours desquels Jacob épousera Léa et Rachel, filles de Laban, qui lui donneront douze fils, pères des futures tribus d'Israël, et une fille.

Lorsque Jacob décide de retourner dans son pays, et il apprend qu'Esaü vient à sa rencontre accompagné d'une nombreuse troupe armée. Pris de peur, il lui envoie des messages de paix ainsi que d'abondants présents. La nuit précédant la rencontre, Jacob est attaqué par un être d'apparence humaine, mais qui se révèle être un ange, l'ange gardien d'Esaü d'après la majorité des commentateurs. Leur combat dure jusqu'au lever du jour. Jacob en sort vainqueur, mais blessé à la hanche. Son adversaire lui accorde sa bénédiction, authentifiant ainsi celle qu'il avait naguère dérobée à Isaac. L'affrontement de Jacob et Esaü n'est donc pas sans suites dramatiques, encore que Jacob retire de cet affrontement un changement de nom : il s'appellera dorénavant Israël, nom qui connote de la puissance sur les hommes et même sur Dieu.

Puis voici les deux frères face à face. Jacob se prosterne sept fois avant d'atteindre Esaü, et celui-ci, sans doute ému par tant d'humilité et par les cadeaux reçus l'étreint fougueusement dans ses bras, et c'est la manifestation d'affection la plus démonstrative de tout le corpus biblique : « *Esaü courut à sa rencontre, l'embrassa, se jeta à son cou et le baisa ; et ils pleurèrent* » (Gen XXIII, 4). Sur la signification de ces gestes, les commentateurs sont divisés : les uns pensent qu'Esaü était sincèrement ému, les autres qu'il essaya de mordre

² Elie, le Gaon (c'est-à-dire le prince des commentateurs) de Vilna, capitale de la Lituanie (1720-1794)

Jacob au cou et qu'il s'y est cassé les dents, d'où ses larmes ! Toujours cette dramatique ambigüité.

Puis les deux frères cheminent affectueusement de concert, et Esaü propose de prolonger ce compagnonnage, ce à quoi Jacob se dérobe, prétextant des raisons pratiques. Mais le verset qui évoque leur séparation livre un message fondamental sur la différence entre l'univers de Rome et celui d'Israël. Les versets énoncent en effet : « *Esaü reprit ce jour- là sa route vers Séir. Mais Jacob se rendit jusqu'à Soucot.* » Gen XXXIII, 16 et 17). Il est permis de n'y lire que des noms de lieux. Mais l'exégèse traditionnelle y perçoit un message profond sur la différence entre l'approche juive et l'approche chrétienne de la condition humaine. Le mot Séir est aussi le nom du bouc émissaire, sur la tête duquel le Grand Prêtre confessait les péchés d'Israël le jour de Yom Kippour. Qu'en cette saison mélancolique d'automne l'esprit se tourne vers le regret des fautes, Juifs et Chrétiens partagent cette étape. Mais, contrairement aux Chrétiens marqués par le souvenir du péché originel et qui désespèrent de sanctifier l'animalité de la condition humaine, les Juifs sont convaincus que tous les aspects de la vie peuvent être sublimés par l'observance de la Loi divine. Alors que toutes les fêtes du calendrier religieux chrétien sont calquées sur le calendrier biblique, la fête automnale de Soucot, où les Juifs festoient joyeusement pendant une semaine dans de frêles cabanes au toit végétal n'a pas d'équivalent chez eux. C'est ainsi que les Juifs comprennent la différence entre la route d'Esaü et celle de Jacob.

Cela étant, Rome sous ses deux visages tient une place sans commune mesure avec celle des autres empires qu'a connus le peuple hébreu, l'Égypte, la Grèce et Babel. Ces derniers ont laissé des traces importantes, mais ont à peu près disparu de la scène mondiale, alors que Rome règne toujours, ne serait-ce que par la place originelle qu'occupe toujours le droit romain dans les lois occidentales. Quant aux églises chrétiennes, on oublie un peu trop de nos jours à cause du triomphe de la laïcité, qu'elles ont assuré, notamment en France, les fonctions d'état civil, d'éducation nationale et de santé publique pendant un millénaire, avant que l'Etat ne s'en préoccupe à partir du XIXème siècle. A quoi il convient d'ajouter le rôle décisif des congrégations monastiques dans le développement de l'agriculture et de l'industrie.

La tradition juive n'est pas en reste dans l'importance qu'elle accorde à l'apport romain dans la réussite de l'aventure humaine. C'est ainsi que l'on trouve dans le Talmud (Talmud de Babylone, traité Yoma 10b) l'affirmation selon laquelle le messie ne viendra que lorsque Rome aura régné neuf mois sur la terre entière. Il faut comprendre par là que le droit romain installe l'idée qu'une humanité réussie ne peut s'épanouir que si un droit écrit s'impose à tous, ce qui ouvre la voie, à l'issue d'une gestation minimale, au monothéisme éthique dont les Juifs conservent l'exemple, sans pour autant prétendre imposer le leur à tous. Cet espoir messianique de convergence des messages de Rome et de Jérusalem est au cœur de l'œuvre du célèbre théologien juif Franz Rosenzweig (1886-1929) : « L'étoile de la rédemption ». La route sera peut-être encore longue, mais il semble que nous sommes sur la bonne route.

5. JOSEPH ET SES FRERES.

L'histoire de la fratrie des fils de Jacob constitue un tournant dans l'histoire biblique des frères, car elle commence, comme les précédentes, dans un climat d'affrontement, voire de meurtre, mais s'achève par une réconciliation générale, couronnée par l'apparition du premier couple de frères parfaits, les enfants de Joseph, Ephraïm et Manassé, dont il a été question ci-dessus dans l'avant-propos.

L'épopée de Joseph et ses frères occupe une place très importante dans le livre de la Genèse (quinze chapitres), reflet de sa richesse romanesque, et a inspiré de nombreuses œuvres littéraires, la plus notable étant le monumental ouvrage (quatre tomes) de l'écrivain allemand Thomas Mann (1875-1955), publié sous le régime nazi, et conçu notamment par l'auteur comme un pamphlet politique antinazi et pro sémite. L'intérêt littéraire tient évidemment aux épisodes dramatiques tels que le chemin de Joseph depuis une citerne mortelle jusqu'au trône d'Egypte, depuis la haine de ses frères jusqu'à leur réconciliation, depuis le chagrin de Jacob jusqu'aux merveilleuses retrouvailles.

Mais ce destin réunit aussi tous les aspects critiques des relations présentées dans les chapitres précédents tels que les affrontements aînés-cadets, fils préféré- fils dédaignés et, nous allons le voir, l'affrontement universel des sédentaires et des nomades.

Pourtant, loin d'être universel, le drame de Joseph se déroule à l'intérieur de la famille de Jacob, et ne préfigure a priori que la problématique, plus présente que jamais de nos jours, des relations entre Israéliens et Juifs de la Golah¹. Mais une tradition mystique assure que l'espérance messianique, au cœur de la tradition juive, se manifestera par deux personnages, le Messie fils

¹ Juifs de la Golah, littéralement : de l'exil, appellation classique des Juifs qui ne vivent pas en Israël.

de Joseph, tourné vers l'humanité entière, suivi du Messie final, celui-là fils de David. Revoilà l'universel. Tout cela va apparaître au fil de l'évocation de l'affrontement de Joseph et ses frères, qui se déroule en trois épisodes :

- les rêves de l'enfance ;
- le meurtre ;
- les retrouvailles.

1°/ Les rêves de l'enfance.

Joseph enfant, n'ayons pas peur des mots, est un vilain petit canard. Il méprise ostensiblement certains de ses frères et raconte des médisances sur leur compte. Son père Jacob lui manifeste une préférence condamnable, notamment en lui offrant un beau manteau dont on reparlera. Cette préférence est expliquée par le fait que Joseph est le fils de Rachel, l'épouse préférée de Jacob, morte en couches en mettant au monde Benjamin, lui aussi choyé par son père, comme on le verra plus loin.

Joseph aggrave sensiblement son cas en racontant à la famille deux rêves. Dans le premier, il voit les gerbes de blé de ses frères s'incliner devant la sienne ; dans le second, il voit le soleil, la lune et onze étoiles s'incliner devant lui. Raconter cela à des bergers, bergers comme leur lointain ancêtre Abel, en invoquant l'agriculture, domaine de Caïn, est d'une insupportable prétention, et parler du cosmos quand on est confiné dans la petite province de Canaan relève aussi de la provocation. Pourtant, ces rêves se réaliseront plus tard en Egypte, mais nul ne pouvait s'en douter à ce moment-là. Le seul effet de ces récits a été de faire germer des idées de meurtre dans l'esprit des auditeurs.

2°/ Le meurtre.

Une occasion de meurtre va se présenter, chose troublante, avec la complicité active de Jacob et de Dieu Lui-même. En effet, tous les enfants de Jacob partent en expédition avec les troupeaux, sauf Joseph, mais Jacob envoie ce dernier prendre des nouvelles de ses frères, alors qu'il est conscient du péril qu'il lui fait ainsi courir. En chemin, Joseph, qui cherche où sont ses frères,

rencontre un homme, qui est en fait un ange envoyé par Dieu. Celui-ci lui dit où les trouver. Des forces irrésistibles poussent donc Joseph vers son destin.

En effet, dès que les frères l'aperçoivent, ils se résolvent à le mettre à mort puis lui arrachent le fameux manteau. L'aîné Ruben négocie, et obtient qu'ils se contentent de le jeter dans une citerne du désert. Puis Juda propose de le vendre à des marchands. Mais quand ils retournent à la citerne, Joseph n'y est plus. Les frères trempent alors le manteau dans le sang d'un chevreau afin de le montrer à Jacob pour lui faire croire que son fils préféré a été dévoré par un fauve. En fait, des marchands l'avaient extrait de la citerne, et c'est ainsi qu'il finit par être vendu en Egypte à la famille Putiphar.

Cet épisode dramatique fait penser à la structure d'un des psaumes de David, le psaume 23, que l'on chante souvent dans les synagogues. Il commence par évoquer le monde des nomades (« Dieu est mon berger »), et se termine dans une ambiance sédentaire (« Et je résiderai dans la maison de Dieu pour toujours »). Au milieu du poème est évoquée la vallée de la mort. Tout est dit, comme si la rencontre des sédentaires et des nomades, de Joseph le futur Egyptien et de ses frères les bergers devait passer par un épisode sanglant, comme dans la rencontre de Caïn et Abel. Jacob s'en doutait et Dieu l'a voulu. Mais après de nouvelles souffrances, l'ébauche des temps messianiques va enfin apparaître.

3°/ Les retrouvailles.

La Torah rapporte en détail les épisodes de l'ascension de Joseph, depuis la maison de Putiphar, puis son séjour en prison à la suite de la tentative de séduction de sa patronne, jusqu'à son entrevue décisive avec le Pharaon, dont il interprète les rêves de vaches et d'épis de blé gras et maigres comme annonçant sept années d'abondance suivies de sept années de famine. Pharaon, ébloui par sa compétence, le nomme premier ministre.

A l'issue des deux premières années de famine, qui atteignent le province de Canaan, Jacob envoie tous ses fils acheter des vivres en Egypte, sauf Benjamin qu'il garde auprès de lui de peur de le perdre comme il a perdu Joseph. Voilà donc les meurtriers de Joseph en sa présence. Il les reconnaît, mais eux le prennent seulement pour le chef de l'Egypte. On imagine qu'il tient là la réalisation de ses rêves et une occasion de vengeance. Il s'en garde bien,

car il veut que ses frères fassent d'abord la preuve qu'ils ont changé. Pour cela et après plusieurs épisodes durant lesquels il traite ses frères avec une insigne cruauté, Joseph les met à l'épreuve et exige qu'ils reviennent avec Benjamin. En revoyant son jeune frère, Joseph, qui est extrêmement ému, fait mine de le garder prisonnier. Juda lance alors une pathétique et magnifique supplique, dans laquelle il fait valoir les mortelles souffrances que la disparition du second fils de Rachel infligerait à leur père. N'y tenant plus, Joseph se fait alors connaître, et après de grandes manifestations d'émotion, la famille est à nouveau réunie, car Jacob rejoint ses fils en Egypte, encouragé par Dieu qui lui promet qu'ils y deviendront un grand peuple.

Sur son lit de mort, Jacob bénit Ephraïm et Manassé, Ephraïm le second avant Manassé l'aîné, et malgré cela ces deux-là vivront en parfaite intelligence. Pourtant l'un était, comme Jacob, un homme d'étude, et l'autre, comme Esaü, un homme d'action. C'est de ce modèle qu'est adoptée par tous les pères de famille juifs la coutume de bénir leurs fils le vendredi soir.

Tant que Jacob vécut, une sorte de pacte de non-agression fut observé entre les frères. Après sa mort, craignant que Joseph ne cherche encore à se venger, ils inventent une soi-disant promesse que Jacob aurait tenue, leur assurant que ce ne serait jamais le cas. Joseph ému les rassure et cette génération se conclut dans la paix, tout en gardant vif l'espoir de retourner ensemble en Canaan et d'y être ensevelis.

Conclusion.

Il faut noter que dans la fratrie des fils de Jacob, l'affrontement sédentaire-nomade se présente des deux côtés: les bergers d'une part, le pourvoyeur en blé de l'autre. Mais on peut aussi considérer Juda et ses dix frères, qui n'ont jamais quitté Jacob, comme sédentaires face à Joseph, qui prospère dans l'universel, car l'Egypte est dans le Bible comme dans l'histoire antique le plus puissant des empires. Le même parallèle existe entre le péril mortel qu'a affronté Joseph dans la citerne et celui de la menace de famine en Canaan.

La première référence moderne qui s'offre par rapport à cet archétype est évidemment celui des Juifs entièrement dévoués à l'étude traditionnelle et d'une méticuleuse piété qui font face aux Juifs pleinement engagés dans la vie profane. Cela évoque d'abord, nous l'avons dit, l'Etat d'Israël et la Diaspora, mais aussi, à l'intérieur de l'Etat d'Israël, l'affrontement politique entre partis religieux et partis laïcs. Ces derniers, accusés de manquer de fidélité à la Torah sont fondés à répliquer qu'ils assurent le gîte et le couvert, tandis que les premiers proclament à bon droit que sans eux le judaïsme aurait disparu.

Comment se terminera cette dualité, dont nous avons souligné dans l'avant-propos le caractère universel dans la vie privée, la vie économique et la vie politique ? Son heureuse issue, à savoir l'avènement d'un monde de fraternité, sera probablement précédé de grands malheurs, comme la permanence du thème de la mort dans les couples de frères le suggère. C'est la fracture entre Juda et Joseph qui annonce la division du royaume de Salomon, avec la cascade de violences et de catastrophes qui s'en est suivie. Aussi bien, les enseignements traditionnels sur les temps messianiques envisagent un terrible préambule guerrier, en particulier la guerre de Gog et Magog annoncée par le prophète Ezéchiel (chap. XXXVIII et XXXIX).

L'humanité pourrait-elle faire l'économie de tels malheurs ? Ce n'est pas impossible, si elle le mérite. Sur quelles forces s'appuiera-telle ? Je propose de parier sur l'amour. Notons en effet que les mères ont joué, dans tous les conflits entre frères, un rôle apaisant : souvenons-nous du cri de bonheur d'Eve en donnant naissance à ses fils ; c'est Sara qui est à l'origine de la naissance d'Ismaël, même si la suite s'est révélée conflictuelle ; Rébecca chérissait pareillement ses jumeaux. Les pères ne sont pas en reste : Abraham a manifesté plusieurs fois son égale affection pour Ismaël et Isaac ; ce dernier voyait dans ses deux fils une heureuse complémentarité (« la voix et les mains »); Jacob, dans ses bénédictions finales, porte sur tous ses fils, en particulier sur Juda et Joseph, un regard affectueux.

Cet espoir est confirmé par la deuxième michna du traité des Pirké Avoth² : « *Le monde repose sur trois choses : la Torah, le culte et la bienveillance* », autrement dit des enseignements, des rites et de l'amour. Il est

² La michna est le cœur et la partie la plus ancienne du Talmud. Parmi ses 63 traités, les Pirké Avoth (« traité des principes » ou « maximes des pères ») rassemble les enseignements éthiques.

clair que rites et culte sont associés à la permanence, donc à la sédentarité. Le rapprochement entre Torah et nomadisme est moins intuitif, mais la présence de la bienveillance (« *Guemilout h'assadim* ») confirme la nécessité de ce troisième pilier de l'Histoire. Le chapitre qui suit va conforter cette vision, avec la fratrie d'Aaron, de Moïse et de leur sœur Myriam.

6. MOÏSE ET AARON.

Les frères évoqués dans les chapitres précédents sont mis en scène dans leur contexte familial et exceptionnellement au sein de la collectivité. Le nouveau couple exemplaire, celui de Moïse et son frère aîné Aaron, néglige les relations affectives et met en valeur, par contraste, l'exemple parfait d'une cohabitation entre les deux pouvoirs d'Etat : la sauvegarde symbolique de la souveraineté et la gestion des affaires.

Observons, à cet égard, l'étonnante persistance des monarchies dans les pays démocratiques de l'Europe moderne : en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas, en Belgique, en Suède, en Norvège, en Espagne on trouve un roi ou une reine au sommet. On apprécie leur utilité lorsque se manifestent des crises qui menacent l'unité nationale, comme les mouvements sécessionnistes à l'œuvre au Royaume-Uni, en Belgique ou en Espagne. Une personne issue d'une dynastie rend visible une histoire nationale, même si les détenteurs de ces fonctions n'ont de pouvoir que cérémoniel. Dans les pays qui ont, peut-être imprudemment, supprimé la fonction royale, et c'est le cas en France, le chef de l'Etat doit conduire un double attelage hétérogène composé du majestueux palefroi de la France éternelle et de l'indocile cheval de rodéo de la politique quotidienne. D'où l'importance des solennelles cérémonies périodiques comme le défilé du quatorze juillet ou épisodiques comme les entrées au Panthéon.

Le dialogue entre Moïse et Aaron n'y fait pas exception : le Grand-Prêtre officie dans le sanctuaire, où un abondant rituel rend visible et opérante la sauvegarde de l'authenticité du projet collectif, tandis que le leader politique, qui dispose de la force et de l'appareil judiciaire, conduit la marche du peuple et maintient l'ordre dans la vie nationale.

Toutefois, comme le suggère le paradigme européen du pape et de l'empereur, cette frontière est souvent le siège d'affrontements violents ou

feutrés. Le dialogue de Moïse et Aaron ne fait pas exception. C'est ce que nous allons constater en résumant les principaux épisodes de leurs aventures, depuis le Buisson ardent jusqu'à la mort d'Aaron.

1/ Le Buisson ardent.

Moïse, nourrisson sauvé des eaux et adopté par la fille du Pharaon, passe les quarante premières années de sa vie à la cour royale. Toutefois, Moïse prouve qu'il n'est pas étranger à ses origines lors de l'épisode où il tue un garde-chiourme égyptien qui persécutait un Hébreu et qui l'oblige à s'enfuir et à se réfugier chez Jethro au pays de Madian. Un jour, alors qu'il était devenu berger, une voix l'appelle, sortant d'un buisson étrange, qui brûlait sans se consumer : l'Éternel l'invite à retourner en Egypte pour libérer son peuple de l'esclavage.

S'ensuit une longue et âpre négociation. Moïse refuse à cinq reprises la mission, en arguant de motifs variés. La dernière objection est: je ne sais pas bien m'exprimer. La réponse de l'Éternel est étonnante : « *La colère de l'Éternel s'enflamma contre Moïse, et il dit : « Eh bien ! Ton frère Aaron le Lévitte, je sais que lui, il parlera ! Déjà même il sort à ta rencontre, il te verra et il se réjouira dans son cœur ... »* (Ex IV, 14). Rachi fait observer que c'est la seule fois où Aaron, désigné partout ailleurs comme Aaron le Cohen, le prêtre, sera qualifié de lévite. Il explique que, une fois Moïse résigné à accepter la mission divine, il aurait volontiers assumé les deux fonctions conjointement, celles de chef et de Grand prêtre. Pour avoir suscité la colère divine, il sera puni et cette double fonction lui sera refusée

Dieu merci, si j'ose dire ! Quand le sacré et le profane relèvent de la même autorité, c'est toujours le profane, avec ses périls et ses urgences, qui domine. C'est ce qui est arrivé lorsque les Hasmonéens, les vainqueurs d'Antiochus que l'on célèbre lors de la fête de Hanoucah, ont accédé à la royauté, alors qu'ils étaient prêtres. La destruction du second Temple en est la conséquence directe.

Cela étant, la fin du verset précédent montre que l'Éternel a l'assurance que les dispositions d'Aaron vis-à-vis de Moïse sont parfaitement bienveillantes. La suite de leur épopée confirme cette analyse sans qu'elle ait

toutefois empêché les difficultés liées aux particularités de leurs rôles respectifs.

2/ La bataille d'Amalek.

Pendant tous les événements de la sortie d'Égypte jusqu'à la traversée de la Mer Rouge, la complémentarité des frères fonctionne sans entrave. Elle va être soulignée dans un épisode guerrier qui succède à cette traversée. En voici le récit : *« Et Amalek vint et attaqua Israël à Refidim. Moïse dit à Josué : « Choisis-nous des hommes et sors, combats Amalek ; demain, je me tiendrai au sommet de la colline, le bâton divin dans ma main. » Josué fit comme lui avait dit Moïse, en livrant bataille à Amalek, tandis que Moïse, Aaron et H'our montèrent en haut de la colline. Et ce fut, lorsque Moïse levait sa main, Israël qui avait le dessus ; et lorsqu'il laissait fléchir sa main, c'est Amalek qui l'emportait. Et les mains de Moïse étaient pesantes ; ils prirent une pierre et la mirent dessous lui, et il s'assit dessus ; Aaron et H'our soutinrent ses bras l'un de çà, l'autre de là, et ses mains étaient confiance (« émouna ») jusqu'au coucher du soleil. Josué affaiblit Amalek et son peuple, à la pointe de l'épée. »* (Ex XVII, 8-12).

Quelques précisions utiles. Amalek est un petit-fils d'Esau qui incarne, de génération en génération, la volonté d'éliminer le peuple hébreu. Son nom a également pour signification le doute. Autrement dit, le peuple juif est confronté à deux menaces : les persécutions, et le découragement. H'our, qui se tient aux côtés des deux frères, est le fils de leur sœur Myriam. Cette scène montre donc le porteur de la doctrine, Moïse, qui s'épuise à la soutenir seul, trouver un appui décisif dans les rituels, représentés par le prêtre Aaron et dans l'amour, représenté par le fils de Myriam. A noter que le mot hébreu « émouna », traduction habituelle du français « la foi », désigne un attribut qui siège non pas dans l'esprit, mais dans les mains. Aussi est-il mieux traduit par confiance, voire obstination.

3/ Le veau d'or.

Moïse, recevant la Loi sur le mont Sinaï, tardait à redescendre. Le peuple affolé demande Aaron de leur fournir une divinité visible pour le remplacer. Pour gagner du temps, il réclame les bijoux d'or des femmes pour les fondre. Elles refusent. Ce sont alors les hommes qui donnent les leurs. Une idole en

forme de veau sort du creuset et la foule lui porte un culte exubérant. Ce que voyant, Moïse détruit les tables taillées et écrites par Dieu Lui-même et anéantit le veau. A sa demande d'explications, Aaron répond avec embarras qu'il a été en proie à la peur (la tradition affirme que H'our, cité ci-dessus, a été mis à mort par le peuple parce qu'il s'opposait à ce culte). Alors Moïse fait exécuter trois mille hommes. Aaron, le champion de la paix, victime de son extrême douceur, ne sort manifestement pas indemne de cette tragédie.

4/ La lèpre de Myriam.

Un petit drame au sein de la fratrie de Moïse nous est narré dans le chapitre XII du livre des Nombres, et son intérêt est plus que romanesque, car il livre des informations précieuses sur la rivalité des deux frères en matière de sainteté, il éclaire la question de savoir si le judaïsme doit être limité à une religion, et livre des indications sur les liens entre pouvoir et sexualité.

En résumé, Myriam fait part à son frère Aaron qu'elle vient d'apprendre de la bouche de l'épouse de Moïse que ce dernier n'a plus de rapports avec elle depuis qu'il est prophète. Ils s'en indignent, au nom du fait qu'eux aussi ont dialogué avec l'Eternel et n'en ont pas moins poursuivi une vie conjugale normale. L'Eternel se fâche, et leur fait observer que pour entendre la voix de Dieu il faut s'être purifié après un rapport conjugal. A Moïse, qui est en permanence amené à recevoir ces messages divins, il est donc interdit d'honorer sa femme. Pour avoir médité de son frère, Myriam est frappée de la « lèpre », qui n'est pas la maladie de ce nom mais qui se présente comme une altération de la peau d'apparence voisine. Elle doit s'isoler pendant une semaine pour guérir. Moïse supplie l'Eternel de lui pardonner.

Ainsi donc, Aaron se juge aussi saint que Moïse, ce que l'Eternel dément énergiquement. Il en résulte que le Grand prêtre est moins proche du Ciel que le Guide du peuple, voué pourtant à des fonctions profanes. On doit en conclure que le judaïsme, avant d'être une religion caractérisée par des rites, est d'abord un projet d'histoire. La contribution à la venue du messie, c'est-à-dire d'une humanité fraternelle, est plus importante que le service du Temple, qui néanmoins y contribue.

Par ailleurs, à l'inverse de ce que l'on constate dans le monde catholique romain, la chasteté est imposée à Moïse mais interdite à son frère le Grand prêtre. Il faut dire que les fonctions sacerdotales sont strictement héréditaires, tandis que les fonctions royales ne le sont pas nécessairement. C'est donc le contraire des règles en vigueur dans les monarchies européennes.

5/ Aaron protégé.

Le Grand prêtre Aaron et ses descendants les cohanim (pluriel de cohen, le prêtre) sont les gardiens de la paix sous toutes ses formes : paix entre les personnes, paix vis-à-vis de Dieu, paix avec soi-même. Mon maître le rav Léon Ashkenazi (Manitou) professait qu'un sacrifice au Temple est avant tout un repas parfait célébré dans un lieu parfait avec Dieu et avec des hommes parfaits.

Toutefois, la frontière entre cette oasis de sérénité et les violences du monde n'est pas étanche. Une illustration spectaculaire en est l'intervention de Pinh'as, petit-fils d'Aaron, lorsque les Hébreux se sont livrés à des orgies sexuelles avec les filles de Midian, au point qu'un notable juif a copulé publiquement avec une Midianite. Pinh'as s'est jeté sur le couple et l'a transpercé d'un coup de lance. Alors qu'un cohen doit se tenir éloigné de tout cadavre, cette intervention lui a valu d'être promu par l'Eternel à la dignité de cohen, qu'il ne possédait pas encore (Nombre XXV). L'explication est que par ce coup d'éclat, Pinhas a mis fin à la punition de Dieu envers coupables, et qui avait déjà fait 24 000 victimes. Le cohen œuvre donc, ici aussi, pour que la vie triomphe.

Sans atteindre ce degré de tragique, divers épisodes de la vie d'Aaron l'ont confronté, le plus souvent en compagnie de Moïse, à des épreuves où son idéal de paix était mis à l'épreuve. Nous l'avons vu à propos de la sortie d'Egypte, du péché du Veau d'or, de la lèpre de Myriam ; dans chaque cas, tout se passe comme si le texte voulait, par son silence, protéger la sainteté du Grand prêtre. C'est ainsi que certains exégètes se déclarent convaincus qu'Aaron a été frappé de la lèpre comme sa complice Myriam. Lors de la révolte de Korah' qui a contesté sa légitimité (Nombres, chap. XVI sq.), Aaron n'a pas riposté et a strictement exécuté les instructions de son frère pour bénéficier des miracles qui l'ont confirmé dans son rôle. Lors de l'épisode du

rocher, que Moïse a frappé au lieu de lui parler (Nombres, chap. XX), Aaron était complice, et pourtant seul Moïse a été explicitement condamné à mourir avant d'entrer en Canaan. Mais Aaron, lui aussi, est mort dans le désert.

Conclusion sur Moïse et Aaron.

C'est un couple de frères encore plus exemplaire qu'Ephraïm et Manassé, cité au chapitre précédent : entre eux, pas de conflit aîné-cadet ; une féconde complémentarité, même dans les plus éprouvantes épreuves au niveau national. Ils offrent le tableau idéal de la sauvegarde des valeurs permanentes par Aaron au sein du Temple conjuguée avec une vigoureuse gestion des aléas quotidiens par Moïse, nouvelle image de la collaboration des valeurs sédentaires et nomades.

Tout s'est détraqué par la suite. Le Temple a été détruit deux fois, le royaume de Salomon s'est déchiré après sa mort, et des rois idolâtres lui ont succédé. Mais déjà, dans le désert, Moïse a dû réprimer de nombreuses révoltes, et le parti pris de douceur d'Aaron a souvent trouvé ses limites. La bonne entente de deux frères est loin d'être la condition suffisante pour la réussite ultime de l'aventure humaine, il faut encore que l'ensemble du peuple adhère à cet idéal d'harmonie. Les femmes, sujet du chapitre suivant, jouent un rôle décisif en la matière, comme Myriam l'a fait auprès de ses jeunes frères.

7. LES SŒURS.

Dans cet ouvrage intitulé « Frères et sœurs », ne consacrer qu'un seul chapitre aux sœurs en regard des six pour les frères mérite une explication. Au départ, les sœurs sont peu évoquées dans la Torah. Distinguons les couples de sœurs et des couples sœur-frère. Pour les sœurs :

- Les filles de Loth ;
- Léa et Rachel ;
- Les filles de Tsélofrad.

Pour les relations sœur-frère :

- Abraham, Loth et Sarah ;
- Rébecca et Laban ;
- Dina et ses frères ;
- Myriam, Aaron et Moïse.

Les personnages de sœurs ne manquent donc pas, mais on en sait peu de choses sinon, et là est l'essentiel, qu'il n'y a pas d'hostilité dans leurs relations.

A l'opposé, la relation entre frères est marquée, nous en avons débattu abondamment, par l'affrontement. Il a fallu de nombreuses générations pour aboutir au couple apaisé d'Ephraïm et Manassé, après que chaque étape amène des progrès : après le meurtre de Caïn, une sorte de neutralité entre Ishmaël et Isaac, une fugitive embrassade entre Esaü et Jacob, enfin une réconciliation entre Joseph et ses frères.

Rien de tel n'existe entre les sœurs : les filles de Loth collaborent énergiquement à donner une descendance à leur père (Gen XIX, 31-38) ; Rachel cède de grand-cœur la place à Léa pour la première nuit avec Jacob (Gen XXIX, 23); et enfin les filles de Tsélofrad présentent un front uni pour revendiquer l'héritage de leur père (Nb XXVI, 33).

Dans notre précédente publication sur Les Matriarches, j'affirmais que les femmes ont supérieures aux hommes parce qu'elles mettent au monde des enfants. Mais il faut ajouter que leur inclination pour la paix leur confère une naturelle vocation pour un monde messianique.

Ce surcroît d'humanité de la femme par rapport à l'homme se révèle de diverses manières dans les relations sœur-frère.

Voyons d'abord Sarah et Loth. Sarah, nous assure Rachi, est la même personne qu'Yiska, présentée par le texte comme fille de Haran, père de Loth (Gen XI, 29). Loth et Sarah sont donc frère et sœur, ou au moins demi-frère et sœur. Par conséquent, Loth est non seulement neveu d'Abraham, mais aussi son beau-frère. Ce qui expliquerait le soin que met Abraham à s'occuper de lui, jusqu'à s'engager dans la guerre pour le sauver, encouragé, à l'évidence, par Sarah.

Mais le lien frère-sœur fait irruption de manière explicite lorsqu'Abraham présente Sarah comme sa sœur, épisode analysé dans « Les Matriarches » (« La fuite en Egypte et la femme sœur » p.24). J'y faisais observer que, contrairement au Pharaon qui faisait de sa sœur sa femme, Abraham parvient à nouer avec sa femme une relation d'une qualité telle qu'elle réunit les vertus de la proximité biologique à celles du lien conjugal.

Cela étant, l'union sexuelle d'un frère et d'une sœur est un crime, puni de mort comme d'autres incestes condamnés dans le Lévitique (XX, 17). Toutefois, le mot employé pour désigner cet acte est tout à fait surprenant, c'est le mot « h'éséd », qui désigne dans toutes ses autres occurrences une grâce. Rachi donne deux explications : d'une part, on trouve en langue araméenne le mot « h'asouda » qui veut dire honte, d'autre part Caïn a épousé sa sœur jumelle, ce qui fut bien un acte de grâce de l'Eternel pour inaugurer l'histoire humaine.

Le mariage frère sœur est donc interdit, mais s'il était possible, il atteindrait une perfection divine. Cette impression est confirmée par le Cantique des Cantiques, où, à cinq reprises, le berger qualifie sa belle Sulamite de « ma sœur ma fiancée » (IV, 9, 10, 12 et V, 1 et 2) et elle lui répond : « Oh ! Que n'es-tu mon frère ! Que n'as-tu sucé le lait de ma mère ? Alors, en te rencontrant dehors, je pourrais t'embrasser sans que pour cela on me méprise. »

Sur les sœurs suivantes, le texte biblique donne peu d'indications, sinon que Rébecca envoie son fils Jacob se réfugier chez son frère Laban (Gen XXVIII, 41-45), en dépit de son caractère porté à la fourberie. Quant à Dina, le récit nous montre ses frères Lévi et Siméon en proie à une colère meurtrière à la suite de son viol par Cheh'em (Gen XXXIV), mais rien sur elle. Rachi se montre plus disert à son sujet, lorsqu'il apparaît, parmi les enfants de Siméon fils de Jacob, le nom de Chaoul fils de la Cananéenne (Gen XLVI, 10) Rachi explique que Dina, convaincue qu'elle ne trouverait jamais un mari après son déshonneur, exigea que Siméon l'épouse pour accepter de le suivre chez leur père, et Chaoul naquit de cette union. Dina fut surnommée la Cananéenne à cause de son aventure avec le Cananéen Cheh'em. Encore un mariage frère-sœur.

Mais la figure de sœur la plus spectaculaire de la Torah reste Myriam, dont il a été question ci-dessus à propos de Moïse et Aaron, dans l'épisode de la médisance et de la lèpre. Notons qu'en critiquant la vie conjugale interrompue de son frère, Myriam prenait la défense de sa belle-sœur Tsipora, épouse de Moïse, marque d'intérêt à porter au crédit de sa générosité toute féminine.

Mais sa capacité d'amour s'était manifestée antérieurement de façon bien plus spectaculaire, au moment où, avant la naissance de Moïse, leur père Amram avait décidé de mettre un terme à sa vie conjugale pour ne pas exposer un éventuel garçon à être massacré par le Pharaon (Ex II). Rachi explique que Myriam lui reprocha d'interdire ainsi une nouvelle naissance, qui pourrait aussi bien être une fille, et c'est ainsi que naquit Moïse. Lorsque sa mère la livra au Nil dans un berceau d'osier, la fille du Pharaon le récupéra et Myriam, témoin de la scène, fit en sorte que Moïse fut nourri par sa propre mère. C'est ainsi que Myriam illustra l'idée que la fille aînée, comme dans beaucoup de familles, est une seconde mère. Juste avant, Rachi l'avait identifiée comme l'une des deux sages-femmes qui sauvèrent les garçons hébreux de la décision criminelle de Pharaon (Ex I, 15).

L'épisode de la lèpre, sanction d'un péché de Myriam, nourrit le même enseignement que les fautes notées chez Aaron (le veau d'or, le rocher) à savoir que des actes inspirés des meilleures intentions peuvent être affectés

d'un aspect coupable. C'est ainsi qu'un illustre disciple du Gaon de Vilna¹ explique ce qu'était l'arbre dit de la connaissance du bien et du mal : il faut comprendre que c'était l'arbre de la *confusion* du bien et du mal. A partir de la consommation du fruit défendu par Adam et Eve, un peu de mal s'est introduit dans le bien, et inversement. Les temps messianiques consisteront notamment dans le retour de l'humanité au jardin d'Eden, où règnera enfin un bien indemne de toute pollution.

Les femmes, dans leurs rôles de sœurs, en sont résolument plus proches que les hommes.

¹ H'aïm de Volozhin (1749-1821), dans son ouvrage « Nefesh hah'aïm », traduit par le professeur Benjamin Gross sous le titre « L'âme de la vie », préface d'Emmanuel Levinas. Verdier 2006. P.19, note g.

CONCLUSION.

Dans une mémorable leçon sur « Le couple, créateur de l'Histoire », au cours du Colloque des intellectuels juifs de langue française de 1972 qui avait pour thème : « ISCH ET ISCHA¹, ou l'autre par excellence » Léon Askénazi (« Manitou ») a développé ce thème inattendu que le couple le plus important n'est pas celui de l'homme et de la femme, dont tous les autres intervenants avaient traité, mais le couple des frères ou des frères et des sœurs.. Non qu'il négligeât les rôles prépondérants du mariage et de la famille dans les avancées positives de l'Histoire, mais il pose comme postulat que la réussite d'un couple marié, conditionné par les nécessités de l'engendrement, est un enjeu temporel posé par la problématique des engendremments, alors que la bonne entente au sein des fratries relève des perspectives historiques susceptibles de servir de définition à l'espérance d'un avènement messianique.

Comme nous le faisons, Manitou commence sa réflexion sur l'humanité décrite dans la Torah par le meurtre que commet le frère aîné sur son cadet. Ce meurtre paraît logique compte tenu de la rivalité qui s'installe d'emblée entre eux, celle qui privilégie le premier occupant, Caïn.

Manitou compare cette rivalité avec celle qui existe dans un autre couple, celui formé par les deux astres, la lune et el soleil. Dans un premier temps, la Torah décrit les membres de ce duo comme égaux, puis ils apparaissent inégaux (Gen I, 16). La lune ne s'en consolera pas malgré les efforts que fera Dieu pour lui faire accepter ce rôle qui lui semble subalterne.

Cet échec de Dieu est marqué par l'offrande d'un sacrifice au Temple à chaque néoménie, destiné (on a peine à le croire) à faire expiation de la faute divine envers la lune.

¹ ISCH est le mot hébreu pour désigner l'homme responsable et créateur, Ischa en est le féminin. On remarque qu'en hébreu, cas pratiquement unique en linguistique, la femme est grammaticalement la femelle de l'homme.

C'est dire le caractère fondamental de la relation de dominant à dominé qui se retrouve dans tous les couples, y compris dans le couple mari et femme, car la dissymétrie dans les prérogatives des conjoints est indéniable. Mais rien de tel chez les femmes, ni vis-à-vis de leurs sœurs, ni vis-à-vis de leurs frères.

Aussi le couple idéal, désigné par Manitou comme par nous-même à sa suite, est celui de l'épouse-sœur, affiché successivement par Abraham puis par Isaac (Gen XXVI). Se trouvent ainsi réunies les vertus de l'amour charnel et celles de la fraternité enfin réussie. Tel était bien le dessein divin en procédant à la création de l'homme à Son image, puisqu'il est écrit : « ... à Sa ressemblance : mâle et femelle il les créa. » (Gen I, 17).

Réconcilier les frères avec l'aide des sœurs, tel pourrait être, en résumé, le projet divin pour l'humanité.